

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL XIV

MONTREAL, 3^e AOUT 1901

No 292

SOMMAIRE

Le fil Téléphonique, *Vieux-Rouge* — La Langue Française aux Etats-Unis, *Canadien* — Sentimentalisme, *Octave Mirbeau* — Les Progrès du Féminisme, *Francis Chevassu* — Palais-Royal, *Lorgnette* — La Répartition des Taxes Civis — Chronique, *Rigolo* — L'Histoire du Père Lefèvre, *Séverine* — Marthe.

Les conditions d'abonnement au REVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le REVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au REVEIL est TROIS PIASTRES par année.

LE FIL TELEPHONIQUE

On parle beaucoup depuis un certain temps de la possibilité de télégraphier et de téléphoner à de longues distances sans l'aide du fil conducteur du son, On assure même que c'est déjà un fait accompli.

J'ai toujours considéré, et ma conviction n'est nullement ébranlée, que l'invention du téléphone avait été un vol commis par les savants, des gens de peu, des incrédules qui ne respectent rien, au détriment de la Divinité.

Pas encore satisfaits de ce premier et si grave exploit de fibusterie moderne, ces mêmes savants ont conçu le projet de doter le monde d'un système de communications télégraphiques et téléphoniques sans aucune ombre de fil. Ceci équivaut à dire que leurs efforts tendent à supprimer les causes tout en obtenant les effets, et peut sembler paradoxal au premier abord. Cependant, du moment que le fait est là, devant les yeux et à la portée des oreilles, il faut bien l'admettre, quitte à déclarer que c'est un miracle.

Cette invention moderne et qui doit avoir été suggérée aux savants par le Mallin, ou peut-être bien par les Francs-Maçons — tout le monde sait que ces gens-là se fourrent le nez partout — est de nature à ruiner plusieurs industries aujourd'hui florissantes, et dont la nécessité ne se fera plus sentir, du moment qu'il sera possible de converser à de longues distances sans l'aide d'aucun instrument.

La Fabrique de Notre-Dame de Montréal se trouvera gravement atteinte dans ses revenus, lorsque le nouveau système sera pratiquement établi et à la portée de toutes les bourses, si j'ose ainsi m'exprimer.

Une ficelle spéciale relie la Fabrique au bureau du cimetière, relié lui-même par le fil régulier à tout le réseau de la Compagnie Bell, et il ne s'agit que d'un simple jeu du tableau de distribution pour permettre, à quiconque désire se mettre en communication avec le gardien du cimetière, l'usage du téléphone sans payer de frais supplémentaires.

Les autorités de la Fabrique, cependant, demandent une légère redevance variant, me dit-on, de vingt-cinq cents à une piastre, pour avertir le gardien de préparer un trou pour la réception d'un nouveau client macabre destiné à peupler son domaine et condamné par le sort cruel à fainéantiser dans cet endroit lugubre jusqu'au jour du Jugement Dernier.

Plusieurs personnes mécontentes (vous savez qu'il y en a partout et qu'il y en aura toujours) sont venues me parler à ce sujet et me raconter leurs doléances.

J'ai consulté mon directeur, qui est loin d'être tendre pour les messieurs-prêtres, comme vous savez, et voici, en substance, ce qu'il m'a répondu :

“ Cette affaire-là ne nous regarde pas. Ces Messieurs de Saint-Sulpice (il est excessivement courtois, mon directeur, surtout quand il parle du clergé) connaissent trop bien la manière d'administrer leurs propres affaires pour qu'il y ait crainte de voir périliter celles de la Fabrique, qui ont toujours été sous leur direction, et la modeste aisance qu'ils possèdent aujourd'hui, et qu'ils conservent si bien, est la preuve la plus convaincante de leur sage gestion et de leurs hautes capacités financières.

“ D'ailleurs, il y a deux autres considérations très importantes qu'il ne faut pas perdre de vue : En premier lieu, le cimetière est une propriété particulière, et ni ni vous ni moi ne pourrions dire si c'est une entreprise payante ou non. Les directeurs semblent être au-dessus de leurs affaires, et cela nous suffit. Encourageons l'industrie.

“ La seconde considération est encore à leur avantage. Ce ne sont pas eux qui vont chercher les morts, ce sont les morts qui viennent à eux. Si un cadavre est mécontent du traitement qu'on lui fait subir, il n'a que l'embarras du choix : un déménagement instantané dans un autre cimetière ; la marbrification (je ne dis pas ça pour vous flatter, ni moi non plus, mais dans notre cas particulier, nous serions de superbes ornements dans le salon de nos futures veuves) ; la dissection, ce qui ne m'irait pas trop mal, et enfin, ce qui vaut mieux que tout ça : la crémation. Mais, si vous voulez prendre mon avis, suivez mon exemple : Ne mourez pas, ça coûte trop cher ! ”

Je m'arrêtai devant la logique serrée de l'argumentation de mon directeur, et je lui demandai tout naïvement s'il avait étudié chez les Jésuites.

— Non, me dit-il, j'ai puisé le peu de connaissances que je possède dans la rude bataille pour l'existence, le *struggle-for-life*, et aujourd'hui plus que jamais un jeune homme doit être ferré à glace pour remonter le courant. Dites cela aux jeunes qui vous lisent.

C'est ce que j'ai l'intention de faire.

VIEUX-ROUGE.

LA LANGUE FRANÇAISE

AUX ETATS UNIS

Enfin !

Le cri d'alarme est jeté !

La presse canadienne-française de nos nationaux qui habitent la république américaine a compris le danger qui menace le seul patrimoine important qui nous reste encore aujourd'hui : notre langue.

M. de Nevers, l'écrivain distingué qui s'est donné la peine d'aller passer plusieurs années en France, dans le but unique de bien apprendre la langue française, nous annonce dans l'*Indépendant* de Fall-River cette grave nouvelle qui est de nature à contrister les cœurs de tous ceux qui désirent voir se perpétuer et se répandre, sur ce continent anglo-américain, l'usage de la belle langue française.

Ceux qui ont vécu aux Etats Unis savent qu'il est plus que tard pour demander un remède destiné à guérir une maladie qui, à notre avis, nous semble incurable.

Jeté nous-même, par les hasards de l'existence, dans un milieu essentiellement anglais, nous avons essayé tous les moyens humainement possibles pour obliger nos enfants à parler entre eux leur langue maternelle. La douceur, le raisonnement, la sévérité même, ne furent pas suffisants, et nous ne pûmes obtenir le résultat désiré. En désespoir de cause, la tâche fut aban-

donnée par nous comme elle l'a été par tous ceux qui ont constaté l'inutilité de leurs efforts.

M. de Nevers, au cours de son article, indique l'une des causes prédominantes qui contribuent à diminuer l'usage de notre langue parmi la population d'origine canadienne-française. C'est l'attitude du clergé irlandais.

L'Irlandais, lorsqu'il se décide à traverser l'Atlantique pour échapper au joug de son oppresseur séculaire, n'apporte, dans la plupart des cas, que sa poche de guenilles et son shillelah, bien décidé à se servir de ce dernier toutes les fois que l'occasion se présentera et de la faire naître si elle ne se présente pas assez vite.

Cet amour de la bataille se change en férocité lorsque ce même Irlandais se double d'un curé.

Les curés américains, en général, sont irlandais.

Aussi faut-il voir leur manière d'agir à l'égard de nos compatriotes de là-bas, s'ils ont le malheur de tomber sous la *houlette*, lisez *black thorn*, d'un berger de cette nationalité.

Le mot d'ordre a été donné en haut lieu de faire disparaître la langue française par tous les moyens possibles, et Dieu sait s'il a été suivi à la lettre par ces doux évangélistes.

Cette tactique est imposée dans le but d'enlever aux nôtres, comme corps, leur légitime part d'influence politique, pour le compte des politiciens de carrefour, qui surgissent de terre comme des compignons parmi les Irlandais d'Amérique, soit au Canada, soit aux Etats-Unis.

Et le pauvre ilote canadien, accoutumé à la servitude sous la férule cléricale des maîtres de son propre pays, courbe la tête

sous le talon de fer qui le broie, sans avoir même l'espérance de sortir jamais de sa dégradante position.

Un appel plaintif vient quelquefois réveiller les échos des palais épiscopaux, et des suppliques douloureuses sont adressées à NN. SS. les Evêques, mais ceux-ci sont trop occupés à recevoir les aumônes et les hommages de leurs ouailles pour songer un seul instant aux misères des pauvres hères que la rapacité des curés a, dans bien des cas, chassés de leur foyer natal.

* *

Et les Sulpiciens construisent, à même notre argent, de nouvelles usines destinées à recevoir les jeunes Irlandais Américains qui désirent se faire prêtres pour grossir ensuite l'armée déjà trop nombreuse des curés irlandais.

Ces jeunes gens viennent ici apprendre le français et se forger des armes pour retourner ensuite chez eux arracher aux nôtres le lambeau de langage de la France qu'ils possèdent encore et qu'ils agitent fébrilement comme un vieux drapeau troué mais glorieux !

CANADIEN.

SENTIMENTALISME

J'ai eu cette semaine, une joie charmante. A la campagne où je suis, j'ai pour voisine une dame seule, veuve depuis trois ans, encore jeune, très jolie. Tous les jours, je passe devant sa propriété qui donne sur la route : une maison du siècle dernier, pareille à une orangerie, entourée de grands jardins que la forêt protège, de tous les côtés, de ses hauts murs verdissants. Jamais, je crois, je n'ai vu tant de fleurs, tant de fleurs, et tant de bêtes parmi ces fleurs. Chaque fois que je passe, je m'arrête discrètement devant la grille et je regarde cet endroit délicieux, si gai, si vivant, et qui m'enchant. Ma voisine ne fait pas beaucoup de bruit, et elle

sort très peu. Du matin au soir, active, souple, elle cultive ses fleurs, et elle soigne ses bêtes. Sans la connaître, j'éprouve pour elle une très vive sympathie, car tout chez elle, en elle, respire le bonheur calme et dit la vie occupée à des choses délicates.

Aussi, quelle surprise joyeuse quand, l'autre après-midi, délibérément, elle sonna à ma porte et me vint rendre visite.

— Excusez-moi, monsieur, me dit-elle. Mais je tenais à vous remercier, au nom de toutes mes bêtes, de votre article de dimanche. Je le leur ai lu, figurez-vous, et elles m'ont dit : " Il faut aller remercier ce monsieur qui nous veut tant de bien, et qui prend si chaleureusement notre défense, contre la brutalité des méchants."

Je ne savais que dire. Rieuse, ma voisine ajouta :

— J'aime tant mes bêtes, que je fais tout ce qu'elles veulent.

Je n'osais lui d'offrir d'entrer dans ma maison et je la priai de s'asseoir sur un banc, dans le jardin.

J'aurais bien voulu éviter toutes les banalités des entrées en relations, et je me torturais l'esprit pour trouver quelque chose de rare et qui, tout de suite, fit valoir mon esprit, quand ma voisine, après un très court silence, me dit soudain :

— Il y a, monsieur, une chose qui m'intrigue fort. Quand, dans la rue, je prends la défense d'une bête battue, on m'appelle Anglaise ! C'est évidemment un outrage qu'on me fait. Mais pourquoi ? D'abord je ne suis pas Anglaise, je n'ai même pas une goutte de sang anglais dans les veines. Et puis... malgré cette horrible guerre du Transvaal, dont je rougis pour eux, les Anglais méritent-ils qu'on nous jette leur nom à la face comme une offense et comme une ordure ? J'avoue qu'individuellement j'aime les Anglais, et je ne confonds pas le peuple anglais avec l'ignominie et la férocité de son gouvernement. J'ai toujours admiré, à bon droit, il me semble, leur civilisation, leur bel et noble esprit de liberté, de justice et de progrès, leur humanité sincère. En dépit de cette guerre, dont j'ai horreur, je leur trouve de fortes qualités, et je

leur dois quelques bonnes expressions. En voulez-vous un exemple ? C'était le 7 décembre dernier. Une très vieille dame de mes amies, Italienne par l'origine, Anglaise par le mariage, m'avait demandé d'aller passer quelques jours chez elle, à la suite d'un gros chagrin. Mon Dieu, oui, on peut être Anglais, et avoir tout de même de gros chagrins, je suppose. Un petit changement se fit dans la date précédemment fixée de mon voyage. Je l'écrivis à ma vieille amie qui, quoique verte encore et alerte, lit souvent à côté et brouille ainsi tout ce qu'on lui dit. Une traversée affreuse. Retard du bateau à l'arrivée de New-Haven, du train à Victoria, de moi à la gare de Richmond où je devais prendre le train pour Hampton-Wick. Une heure d'attente pour douze minutes de trajet.

— Voilà encore des choses dont les Anglais n'ont pas le monopole, dis-je. Il y a du retard partout.

— Oui, répondit gaiement ma voisine. Ils en ont aussi en Angleterre.

Et elle continua :

— Vous connaissez sans doute cette délicieuse vallée de la Tamise, ces prairies si vertes, ces arbres si admirables, ces villas si jolies ? Mais, l'hiver, à neuf heures et demie du soir, il est difficile de jouir de cette beauté. Il pleuvait un peu, une petite pluie fine, que le vent fouettait et qui vous pénétrait, à travers les vêtements, jusqu'au corps.

— Heureuse pluie, songeai-je. Mais je me gardai bien d'exprimer cette exclamation, car, à tout prendre, je ne suis pas le vaudevilliste et le commis voyageur d'autrefois qu'on prétend que je suis...

Ma voisine poursuivait d'une voix de plus en plus prenante :

— Bien qu'il ne fallût que dix minutes, à peine, pour me rendre chez mon amie, le chemin me paraissait bien long, et surtout bien désert... Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas, que les "roads" anglais ?... D'un côté de celui-là, un grand parc, avec d'immenses arbres noirs ; de l'autre, des villas dans leurs jardins noyés de silence et de nuit. De-ci, de là, une voie tétrale, conduisant au village. Tout cela, bien

tranquille, trop, même, car il y avait alors la terreur des "Hooligans" et j'en avais entendu parler dans le train. Je me presse... je vais... je vais... Bien que je ne sois pas peureuse, j'avais tout de même de petits frissons... La villa de ma vieille amie était une des petites, la deuxième, à gauche, passée l'église catholique... Je ne sais si vous la voyez d'ici ?... Et je me presse encore, sur le chemin interminablement désert. Voilà enfin l'église catholique, mon point de repère... Je suis arrivée... La première villa est éclairée, mais point la seconde... Je sonne pourtant... Rien... Je sonne encore, je sonne longtemps... Rien toujours. J'essaie d'ouvrir la grille. Impossible ! Je me suis peut-être trompée, et sans doute que la maison de ma vieille amie est la troisième, car je me rappelle que la première est le presbytère... Je sonne à la troisième. Une petite bonne, blonde, toute fanfreluchée de blanche lingerie vient m'ouvrir.

— Mrs. Anden ?

— Ce n'est pas ici...

— Pas ici !... Mais je n'y comprends rien... J'ai sonné à côté et personne ne m'a répondu !

Un monsieur que je n'avais pas vu encore, intervient :

— C'est que la bonne couche en haut, et qu'elle est déjà couchée... Mais entrez donc, madame, je vais voir...

Je m'excuse et j'entre... Que pouvais-je faire ?

La maîtresse de la maison m'installe au coin du feu, tandis que son mari est parti, et essaie de se faire entendre de la villa voisine. Un salon anglais coquet, confortable, très clair, un bon feu dans la cheminée, un chat qui ronronne devant, une femme accueillante et gaie qui rit et me console de ma désaventure...

Le mari rentre.

— Rien, non plus... dit-il... Ces dames sont peut-être en voyage ?...

— Non... puisqu'elles m'attendent...

— C'est singulier !... Je vais aller demander au prêtre catholique s'il les a vues aujourd'hui.

Et il sort à nouveau... La dame m'offre alors de me réconforter ; elle m'offre de tout, du jambon, du whisky, du cacao... Et je m'indigne

contre ma vieille amie qui me met dans cette position ridicule et fausse, d'être prise pour une aventurière.

Le mari revient, une seconde fois... Le prêtre n'a pas vu les dames dans la journée. Mais il sait que la femme de chambre a porté des fleurs à l'église pour la fête du lendemain.

— Je ne vois qu'une chose à faire, me dit la dame... Acceptez un lit chez nous pour cette nuit.

Confuse, et, en même temps, touchée de cette hospitalité spontanée, si simplement offerte, je murmure :

— Mais madame, vous ne savez même pas qui je suis... Je pourrais être une voleuse !

— Nous n'avons pas peur !... répond la femme.

Et elle ajoute :

— On n'a pas besoin de savoir le nom d'une personne dans l'embarras et dans la peine. Il suffit de savoir qu'elle est dans la peine, pour être juste envers elle !

— Allons, dis-je, j'accepte. C'est un véritable conte de Noël en action !

Et ma voisine, s'étant tue quelques secondes, me dit :

— Oui, monsieur, j'aime les Anglais, parce qu'il me semble que leur justice, en tant qu'individus, va aux humbles, aux petits. Ils n'aiment pas voir la souffrance. Et les tribunaux anglais sont admirables en ceci, que les bêtes y ont *droit* à une justice. Les oiseaux sont respectés comme des personnes : on entoure de soins les vieux arbres, aussi pieusement que s'ils étaient des vieillards qui ont travaillé au bien du pays. Alors, pourquoi me jette-t-on à la face cette insulte dérisoire : " Anglaise !... va donc, hé !... Anglaise ! " quand il m'arrive de plaindre un pauvre cheval qu'on roue de coups, ou un chien abandonné, qu'on bat sans raison, dans la rue ?... Pourquoi ?...

— Nous sommes ainsi, répliquai-je. On vous traite d'Anglaise, aujourd'hui. Hier, on vous eût traitée d'Allemande... Demain, on vous traitera, peut-être, d'Espagnole ou de Chinoise... Cela satisfait notre orgueil national, et c'est sans aucune importance. Anglaise, Allemande. Es-

pagnolé, Italienne, Chilienne, Chinoise ou Française, vous êtes une femme délicieuse... adorable...

Mais ma voisine s'était levée, et gaiement :

— Que faut-il que je dise, de votre part, à mes bêtes ?...

— Que vous êtes une femme exquise... divine... divinement exquise...

Un rire... Et elle était partie !...

OCTAVE MIRBEAU.

SANS CONTREDIT

Vous ne tousserez plus, si vous prenez du BAUME RHUMAL, le meilleur spécifique.

Les Progres du Féminisme

Le féminisme, dont on constate la marche rapide depuis que la bicyclette a débarrassé de ses atours encombrants, où elle s'immobilisait dans une majesté d'idole, la plus belle moitié du genre humain (comme on dirait dans le vieux style), comprend des revendications positives et des *desiderata* de luxe. Il n'est pas surprenant que les seconds jouissent des faveurs particulières de la galerie. Qu'une femme pose crânement sur un chignon une toque d'avocat et conquière le droit à une nouvelle robe, c'est pour le public un amusement qui participe des distractions du théâtre. On applaudit récemment à l'initiative d'une doctoresse berlinoise réclamant le privilège d'accompagner sur le terrain des " hommes d'honneur " en qualité de médecin de duel, et une Autrichienne, raffinant ce projet original, adressa à l'empereur François-Joseph une supplique afin d'obtenir une place de bourreau.

Par contre, une loi contraint elle les commerçants d'offrir un tabouret aux demoiselles de magasin, qui se tiennent debout dix heures de suite, afin d'honorer avec une dévotion cérémonieuse la cliente riche, personne — ou à peu près — n'y prend garde. Néanmoins, cette modeste réforme constitue peut-être la plus pré-

cieuse conquête du féminisme depuis la transformation du *Chat qui pelote* en *Bonheur des dames*. C'est presque une révolution. Voici cinquante ans, en effet, que les pauvres petites ne s'étaient assises—ou objectera que ce ne sont point les mêmes, mais le détail importe peu—offrant leur lassitude comme un hommage, avec un sourire héroïque, à la pratique exigeante. On n'accorda pas plus d'attention aux prérogatives nouvelles qu'un législateur proposa d'octroyer aux commerçantes, en étendant leur droit de vote et leur éligibilité.

Cependant, une honorable prophétesse, Mme Schmall, dont ces menus résultats n'apaisent point l'âme impatiente, vient de lancer un manifeste qui, par sa tournure agressive, a tout l'air d'un ultimatum. Mme Schmall repousse avec dédain les petites concessions qui ne cachent que des duperies. Son ambition intransigeante se déclare seulement satisfaite avec le féminisme intégral. Elle ne prévoit pas, toutefois, l'affranchissement complet du sexe auquel on doit la mère de M. Legouvé et, en partie, Mme Dieulafoy, avant l'époque où il sera "libéré du gros de la servitude domestique". Alors, il sera possible de juger équitablement de son intelligence et de "ses aptitudes aux devoirs civiques".

* * *

Ce programme comporte une nouveauté fort intéressante et annonce des prétentions inédites. Si, en effet, à une date X, la femme renonce à s'occuper de la cuisine, comme il est vraisemblable que le progrès n'aura pas aboli la coutume de manger, c'est donc aux hommes qu'incomberont désormais ces humbles soins du ménage. Par suite, ceux-ci deviendront, à leur tour, inaptes aux "devoirs civiques". Et, ainsi l'ambition de Mme Schmall ne se borne plus à l'égalité des sexes, mais bien à un renversement véritable des supériorités. L'éminente publiciste assignant un siècle ou deux à cette évolution des mœurs, nous aurons le temps d'en recauser. On peut s'étonner, en attendant, de l'incompatibilité paradoxale qu'elle prétend établir entre le talent de cuisinière et le talent tout court.

Les hommes croient si peu à l'infériorité de celui-là que, quand ils veulent raffiner le luxe de leur table, ils prennent un cuisinier. Et l'on ne vit jamais un cuisinier ne point se montrer fier de sa fonction. Un restaurateur célèbre, qui reçut jadis de M. Vanderbilt cinquante mille francs d'appointements annuels, me déclarait un jour avec une gravité confidentielle, en découplant un canard au sang, qu'il se considérait comme le Bismarck de la cuisine. Est-ce qu'à Rome je ne sais quel empereur n'offrit point une ville à un cuisinier dont le génie ingénieux avait imaginé un mariage de coulis imprévus ? Cela se passait, sans doute, à l'époque où Claude faisait délibérer le Sénat sur la meilleure manière d'accommoder le turbot. Il est probable qu'alors les femmes ambitieuses eussent aspiré à devenir cuisinières.

Nos contemporaines doivent à la cuisine de moins brillantes victoires. Elles lui sont redevables cependant de réels services. La gourmandise fait avec autorité l'intérim des sensualités plus particulièrement conjugales. Aux grands bonheurs, qui sont toujours rares, elle en ajoute beaucoup de petits, auxquels la répétition n'est point interdite. Une bourgeoise écumant son pot-au-feu avec tendresse, comme l'épicier de Montrouge cassait son sucre avec mélancolie, ou une mondaine dont la sagesse rayonne en un *home* ordonné, tiennent un mari par des fils plus ténus, mais aussi plus solides que le lien passionnel. Les Anciens, qui savent tout, avaient fait de l'Habitude la suivante de Vénus. L'habitude est, sans doute, moins puissante que sa maîtresse ; comme, dans sa prudence terre à terre, elle possède plus de ressources !

Ces considérations positives, bonnes au plus pour les empiriques, aux yeux desquels le bonheur est le provisoire perpétuel, paraîtront bien méprisables à Mme Schmall. Elle ne goûte pas la faiblesse et, dans son idéal, orgueilleux, elle réprovoque même les artifices par lesquels les femmes s'ingénient, depuis l'aventure d'Adam et Eve, à s'insinuer dans le cœur des hommes. Il est probable que la coquetterie lui paraît une

ruse d'esclave, dont les travaux lui rappellent ceux d'un autre office.

* * *

M. Etienne Lamy raconte l'histoire d'une jeune femme célèbre par ses talents et par sa beauté, qui occupait, au moyen âge (car le moyen âge connaissait déjà les doctresses), une chaire de philosophie au collège de Bologne. Elle était si belle, paraît-il, que la voir était ne plus l'écouter. Afin de ne point ravir ses disciples à la science, elle dressa un rideau entre ceux-ci et elle, aimant mieux instruire que plaire. Mme Schmall semble ainsi rêver, pour ses petites-nièces, une séduction qui participerait exclusivement du rayonnement intellectuel. Elle ne réclame pas un voile entre elles et leurs amoureux, à l'exemple de la doctresse de Bologne; néanmoins, elle ne veut pas qu'au chame austère de leurs vertus civiques s'ajoute je ne sais quel attrait frivole venu de je ne sais quel fond obscur de l'animalité.

Voilà une perspective qui console d'être venu trop tôt dans un siècle trop jeune. Les petites femmes de Mme Schmall réuniront sans doute tous les mérites. Elles auront cependant un vice irrémédiable : la perfection—la perfection qui ennue déjà dans la beauté ! En écoutant les apôtres du féminisme, on est tenté de demander grâce pour quelques défauts ; on éprouve déjà la nostalgie des anciennes misères. Une humanité sans faiblesses, quelle désolation ! Un tel programme n'est point pour convertir les indécis au féminisme. On peut gargoter l'amour en cinq minutes et la science inventera peut-être des pilules renfermant les éléments nutritifs d'un repas complet. La belle affaire ! En matière passionnelle comme en matière culinaire, c'est le petit plat qui est intéressant...

FRANCIS CHEVASSU.

UNE BONNE RÉPUTATION

La réputation du BAUME RHUMAL comme guérissant du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, repose sur des milliers de guérisons.

PALAIS-ROYAL

Un des principaux événements artistiques de la saison, c'est incontestablement l'ouverture du théâtre du Palais-Royal. La nouvelle salle est située en plein centre de la ville, rue Lagauchetière, tout près de la rue St-Laurent. Ce petit théâtre est un bijou de confort et d'élégance, ce qui lui assurera certainement la fréquentation des gens du monde.

La direction artistique a été confiée à M. R. Harmant, ce qui est la meilleure garantie de succès.

L'ouverture a eu lieu le 2 septembre par deux œuvres charmantes qui ont attiré la foule. La première était une opérette rustique et fraîche : *L'amour, qué qu'c'est qu'ça ?* comprenant dix huit numéros, et la seconde une comédie hilarante de Maurice Ordonneau : *La Marraine de Gharley*. Inutile de dire que le succès a été de bon aloi et que tout annonce que le Palais-Royal va devenir le théâtre à la mode.

La semaine prochaine, on jouera *La Cagnotte*, le chef-d'œuvre de Labiche, selon la tradition et la mise en scène du Palais-Royal à Paris.

Ce sera une nouveauté d'autant plus attrayante que le rôle amusant de Colladan sera tenu par Harmant.

La salle étant petite, on fera bien de retenir ses places à l'avance.

LORGNETTE.

LE VOICI

Le véritable remède contre les rhumes opiniâtres et recommandé par tous les médecins, c'est le BAUME RHUMAL.

Une récompense honnête est offerte à celui qui pourra nous renseigner sur le montant des actions que le Séminaire détient dans la Compagnie des P'tits Chars.

* * *

UN NEGLIGENT

Celui qui tousse est un négligent s'il ne fait pas usage du BAUME RHUMAL qui le guérira en quelques jours.

La Repartition des Taxes

Dans les deux numéros précédents du RÉVEIL, nous avons donné les chiffres officiels établissant la proportion payée par les divers districts composant la province de Québec, et nous avons établi, preuves en mains, que les dix districts environnant Montréal payaient à eux la plus grande proportion des taxes imposées au commerce des liqueurs.

Voyons maintenant la manière équitable de répartir ces taxes sur les intéressés. L'hôtel Riendeau est obligé de payer tous les ans au Trésor de la province \$800, et l'hôtel Windsor n'est taxé qu'au même montant.

Sans vouloir faire de peine à M. Tanguay, il admettra bien avec nous que le chiffre de ses affaires, — nous sommes modestes, — n'est pas aussi considérable que celui du grand hôtel fashionable.

Nous avons toujours entendu dire, et les annonces et réclames sont là pour le prouver, que l'hôtel Frontenac était la plus grande institution du genre au pays. Alors, pourrait-on nous dire en vertu de quel principe cet hôtel ne donne au Revenu que \$200 par année? MM. Louis Poulin, Eddy Fortin, Jos. Meunier, paient chacun \$600 par an au Revenu. Les recettes réunies des trois sont-elles le quart de celles des grands hôtels? Evidemment non, et cependant, les trois paient collectivement \$1,000 de plus que les propriétaires des grands hôtels.

Nous attendons des renseignements dans quelques jours, et nous nous hâterons de les communiquer à nos lecteurs.

Disons en passant que dans certains districts où le gouvernement ne perçoit aucune taxe pour les licences d'hôtel, de restaurant ou d'auberge, les marchands de liqueurs en gros de Montréal vendent tous les mois des marchandises au montant de plusieurs milliers de piastres.

CIVIS.

SUIVEZ L'EXEMPLE

Ne vous désolez pas, s'il vous arrive de contracter un rhume, le BAUME RHUMAL vous guérira. Seulement 25cts la bouteille.

... CHRONIQUE ...

Le contrat d'éclairage a été accordé à la Royale par le Conseil de Ville. Tant mieux.

* * *

Merci à MM. Lavigne et Lajoie pour la brillante saison qu'ils ont l'intention de clore trop vite à mon gré.

On s'est ben amusé, Dieu merci.

* * *

Mgr Bruchési ayant interdit les banquets pour venir en aide au monastère du Précieux Sang, les religieuses de cette institution offrent de vendre une grande quantité de vaisselle, coutellerie, etc., qui leur servait pour ces banquets.

Encore une industrie à la dérive!

* * *

Le recensement n'a pas l'air d'aller sur des roulettes. Les énumérateurs n'ont reçu qu'une partie des deniers qu'on leur avait promis pour leur travail et, tout naturellement, ils ne sont pas contents. Voyons, M. Laurier, un bon mouvement, et faites payer ces pauvres gens qui ont besoin des pauvres sous qu'ils ont si rudement gagnés.

* * *

Les "Solid Ten" semblent maintenant être devenus les "Solid Eighteen." Il n'y a rien comme l'esprit de corps. Ces messieurs doivent avoir pris leurs inspirations en lisant la devise inscrite sur les bannières des associations du travail en regardant défiler la procession la veille: "L'union fait la force".

* * *

Si je l'osais, je demanderais à l'hon. M. Royal de nous dire le tréfonds de sa pensée sur cette question de langue française aux États-Unis. Les Irlandais ne doivent pas lui faire peur, que diable, et les Irlandaises non plus. Voilà bientôt quarante ans qu'il exerce le métier de journaliste, si ma mémoire ne me fait pas défaut, et les rives de la Gatineau sont encore là pour l'attester. M. Royal a royalement fait ses preuves, et il n'a pas le droit aujourd'hui de renier ses prouesses journalistiques d'antan. Ce serait un outrage à son glorieux passé.

Après le service rendu à mon collaborateur dans un moment critique, ce dernier n'a aucune raison de lui refuser une absolution plénière. D'ailleurs, je suis certain qu'il n'a jamais commis que de petits péchés véniels facilement rémissibles, et on est toujours tolérant envers les défenseurs de la bonne cause.

Allons, un bon mouvement. J'irai plus loin, et je prends sur moi la responsabilité de vous permettre de reproduire la prose de mon copain, "Canadien", publiée dans ce même numéro, sans lui en donner crédit.

* * *

Mon excellent ami l'avocat Lacombe (il y a assez longtemps que l'on dit le docteur) vient de former une société légale avec M. C. A. Chênevert, député de Berthier, et M. Rocher. Il serait futile de souhaiter du succès à ces messieurs dans l'exercice de leur profession ; tout le monde connaît l'énergie du vaillant député de Ste-Marie, sa courtoisie, son urbanité, et l'on sait encore qu'il a réussi jusqu'à présent dans tout ce qu'il a entrepris. C'est un gage de succès pour l'avenir.

* * *

Un correspondant m'envoie une petite nouvelle qui ne manquera pas d'intéresser le monde de la finance. Il m'annonce qu'un grand banquier de cette ville, lors d'un voyage qu'il fit à Rome il y a quelques années, avait fait confectionner une soutane blanche destinée à notre Très-Saint Père le Pape, glorieusement régnant. C'était, toutefois, un cadeau conditionnel, car le Saint-Père ne devait recevoir ce don qu'en échange de la plus vieille soutane qu'il avait alors en sa possession. L'arrangement fut conclu et aujourd'hui cette relique est à Montréal et sera probablement transmise aux héritiers du banquier, tandis que la succession, très considérable, ira grossir la richesse des moines.

* * *

Je retire tout ce que j'ai dit antérieurement au sujet de la délégation japonaise de mon gouvernement à l'Exposition de Paris, et je vais vous dire pourquoi : Je n'avais pas vu alors toutes celles qui ont visité la France, mais j'en ai rencontré une pouvant racheter à elle toute seule

tous les laiderons de la création. Jugez en plus tôt par la description suivante qui est encore au-dessous de la réalité :

Jolie ! ah ! certes, oui, de la nuque à la pointe de ses souliers, et mieux que cela, adorable, l'incarnation du printemps. De taille moyenne, le front à la hauteur de mes lèvres ; casquée d'une lourde chevelure brune et soyeuse, Une bouche moqueuse, humide, ayant les contours d'un arc de corail et s'égayant de fossettes jumelles qui appellent le baiser, le baiser en douceur, à peine appuyé, comme sur le calice délicat d'une fleur rare que l'on craint de meurtrir. Une peau de pêche diaphane, duvetée, imprégnée de lumière. Un cou flexible, effilé en colonnette. Des gestes, des attitudes d'une grâce naturelle et puerile. Et, dans tous les détails de la toilette un chic décelant le goût le plus exquis dans sa simplicité. Et ses yeux. Imaginez-vous le déclin d'un crépuscule d'octobre — quelque nappe de clarté aux nuances de turquoise mourante dans les déchirures des nuages, l'eau d'une baie qui sommeille, et où transparissent des champs d'algues, ou quelque source où se reflètent les premières feuilles à demi repliées des frênes, les cosses pâles des fougères ; imaginez-vous enfin des cils veloutés, frémissants comme des ailes de papillon et dont les franges se relèvent en bouclettes, des prunelles de cette teinte incomparable qui emplissent presque toute la paupière et d'où glisse un regard que je ne puis mieux caractériser que par la notation de musique ; *Perdendosi...*

Je m'arrête, car je ne sais réellement pas où tout cela pourrait m'entraîner.

RIGOLO.

L'HISTOIRE DU PERE LEFEVRE

Maintenant que l'on recommence à respirer un peu ; qu'il est possible de parler d'erreur judiciaire sans être regardée de biais et taxée, immédiatement, des plus maléficiennes intentions ; maintenant que la France redevient la France, c'est-à-dire le pays franc-propos, et que, partout, le bâillon se desserre, chacun fait lever, dans le maquis de la procédure, quelque lièvre inattendu.

L'espèce en pullule : le gibier n'est pas rare,

de ces méprises où se complut, ingénument, la circonspection de la Justice et la sagesse de la Loi.

Si l'entité pouvait rendre des comptes, régler ses dettes, il y a longtemps que ces deux-là seraient au bagne ; on aurait gravi, par un frais matin, aux acclamations de la multitude, le perron de l'Abbaye de Monte-à-Regret !

Car leurs victimes sont innombrables ; et le système est ainsi que même la qualité personnelle du juge, son bon vouloir isolé, ses scrupules, sa volonté d'être équitable, rien ne prévalant contre le jeu de la fonction, l'œuvre du rouage, dans un mécanisme désuel, inapproprié (donc nuisible) aux exigences du monde moderne.

Tout le siècle a vécu sur le Code Napoléon — et voilà près de quatre-vingts ans qu'a disparu celui dont la présence justifiait seule pareil outillage de répression ! Aussi la machine craque, geint, sursaute : tachée de rouille en ses parties mortes ; tachée de boue en ses parties basses ; tachée de sang dans tous les engrenages où furent happés des irresponsables, des innocents ! Rien ne servira plus d'huiler par-ci, de limer par-là, de changer quelque pièce... Tout est à refondre, tout est à refaire, rien ne sert de le dissimuler.

Voilà pourquoi l'initiative privée s'en mêle ; pourquoi des associations — comme cette *Ligne défensive de la liberté individuelle* que vient de fonder M. Henri Coulou — s'organisent ; pourquoi la presse reprend (enfin), de façon presque unanime, son bon et beau rôle d'avocate du doute au bénéfice même du condamné ; pourquoi le cas de Maillé, le notaire, et de sa femme, présumés innocents après cinq ans de travaux forcés subis, aujourd'hui que l'on tient les vrais criminels, et trop dépouillés par l'erreur pour pouvoir en poursuivre la reconnaissance, s'offrir le luxe d'une révision, effare singulièrement les consciences probes ; pourquoi, enfin, le martyr sans issue du père Lefèvre semble un défi porté à la raison, au Droit lui-même, fort supérieur au fatras des textes !

On a beaucoup parlé de Lefèvre ces temps-ci, et résumé, en quelques mots, sa malheureuse

aventure. Je souhaiterais en dire plus, conter par le menu cette existence de misère.

Je la connais bien. Voici trois ans que je fus mise au courant des faits par M. Charles Puel, et que je les ai signalés, menant parallèle campagne avec le *Petit Ardennois*, si courageux à défendre son concitoyen.

Car Lefèvre était né, quelque soixante ans auparavant, à Sauville, près de Vouziers. De l'école primaire, il s'en fut à l'École normale de Charleville ; y fut admis en 1858 ; y conquit en un an ses brevets ; en sortit, selon son vœu, instituteur stagiaire.

C'était un esprit hanté de nobles rêves, possédé du besoin de se dépenser pour les autres, de se dévouer... donc prédestiné à l'infortune.

Il fut à Lounois, à Haybes, à la Sabotterie, à Touligny, à Villiers, à Jaudun, à Bosséral. Partout, en cette douzaine d'années, il sut obtenir la considération de ses chefs, l'estime et l'amitié des habitants.

Entre temps, il s'était marié, était devenu père d'un petit enfant de santé débile comme la mère. Et pour subvenir à tout, faire face à la maladie et honneur à ses affaires, augmenter un peu ses maigres ressources, Lefèvre avait appris un métier manuel : il s'était improvisé horloger.

La guerre survint. Brutalisé par la soldatesque prussienne, comme le furent tant de ses collègues, Lefèvre dut demander un congé et s'en fut le passer en famille à Margry, chez les Herbay, parents de sa femme.

Ce n'était cependant pas que celle-ci lui donnât grande joie. Détraquée, impulsive, elle le quitta même un moment, réintégra le foyer paternel.

D'où brouille, dissensions intestines ; l'enfer. Ce fut alors, le 25 novembre 1873, qu'une grange appartenant au beau-frère de Lefèvre et quatre bâtiments d'alentour flambèrent. Puis dans la nuit du 22 au 23 décembre, les maisons Arnould-Cuif et Lesieur, contiguës à la propriété des Herbay. Enfin, le 1er janvier, une construction appartenant à ceux-ci, et la demeure même de l'instituteur.

Si bien noté, si populaire qu'il fût, il avait, en raison même de sa valeur et de sa chance re-

lative, quelques ennemis, quelques envieux. L'occupation morale de certains avait trouvé pâture en ses démêlés conjugaux. De là à ce que naquit cette rumeur dont parle Basile, la distance était mince...

Elle fut tôt franchie. Puis, songez donc, avisez de ces commérages, le malheureux n'avait-il pas dit, peu de jours avant l'incendie de son propre logis :

— Le coquin qui a fait ça et qui dit ça, mettra aussi bien le feu chez moi, la prochaine fois, pour cacher son jeu !

Aussi, les décembres fumaient encore que les gendarmes survinrent, emmenèrent le ménage. Et la justice, sans plus tarder, avec le flair qui souvent la caractérise, découvrit le mobile de tant de forfaits : la prime d'assurances.

Or, Lefèvre, ainsi qu'il fut établi dès le début de l'audience par procès verbal de M. Aubui, juge de paix à Norion-Porcien, était vis à-vis de la Compagnie, *en déficit de quinze mille francs !*

En quelle posture se présenta-t-il aux assises ? Celle-ci : Innocent. Avec la dernière énergie, pendant ces deux mortelles journées des 6 et 7 mai 1874, le pauvre homme protesta, défendit son honneur.

Au près de lui sa femme avouait. Enceinte, disait-elle, en tout cas déséquilibrée, elle n'avait pu résister à l' "envie" qui l'obsédait de voir la flamme, le brasier, les étincelles ! Mais elle disait aussi, imperturbablement : " Mon mari ne savait rien. Il m'aurait empêchée. Je me suis cachée de lui. "

C'est en ces conditions qu'à une voix de majorité, Lefèvre fut proclamé l' "instigateur" du crime ; que, par deux fois — pour vice de forme il y eut cassation — la justice, l'infaillible justice, lui octroya quinze ans de bagnes, l'expédia à Cayenne.

Sa femme, condamnée à cinq ans de maison centrale, comme "complice", avait été dirigée sur Doullens. Elle y mourut au tiers de sa peine, renouvelant *in extremis*, devant témoins qui en dressèrent procès-verbal, les déclarations relatives à l'innocence de son mari.

Celui-ci, là-bas, avait su encore faire même sa

déchéance apparente ; au point que des colons lui confièrent l'éducation de leurs enfants. Il faisait la classe, ce forçat, à des fils d'honnêtes gens, leur parlait de morale et de devoir !

Son fils, à lui, était mort à seize ans, en apprentissage. Lefèvre serait demeuré seul au monde, sans sa vieille mère, qui l'attendait et l'espérait toujours — sans avoir jamais douté de lui !

La grâce intervint, puis par la bienveillance de M. Péronne, sénateur des Ardennes, le rapatriement.

Lefèvre s'embaucha comme ouvrier agricole, répara des montres et des coucous, élaborait lentement, sûrement, son dossier de réhabilitation, pendant les neuf années qui précédèrent la loi du 10 janvier 1895.

Grâce à une souscription ouverte par le *Petit Ardennais*, il put faire les démarches nécessaires.

Et le procès vient enfin de se juger. Et comme il n'y a pas le " fait nouveau ", comme il existe une lacune, la loi tire sa langue au malheureux et lui répond avec une révérence :

— Mon pauvre homme, nous ne pouvons rien pour vous. Evidemment, vous êtes innocent, mais votre cas n'est pas prévu. Restez coupable ! Qu'en dites-vous ?

SEVERINE.

M A R T H E

Scènes de la vie d'artistes.

(A Mlle Birangère)

J. d'A.

Connaissez-vous, à Bruxelles, le restaurant de la " Faille Déchirée " ?

Non je m'en doute. Sachez, cependant, que c'est le rendez-vous des étudiants. La table y est bonne et le vin vieux. C'est là que je prenais mes repas.

La patronne, une Française, m'y avait pris en grande affection, et son amitié consistait à me faire servir le meilleur morceau. Vous comprenez que je me laissais dorlotter sans murmurer et m'installais triomphalement à la meilleure ta-

ble, près du comptoir, ce qui veut dire près de la cuisine.

Un soir j'étais à disséquer une grive, lors que je suspendis mou opération gastronomique pour me livrer à un autre genre d'observation.

Une jeune fille adorablement jolie venait d'entrer et s'était assise juste en face de moi.

Il n'est pas rare que, dans un restaurant, une femme vienne faire vis-à-vis à la même table. Mais ma voisine était si jolie, si mignonne, que, vraiment, je restais là tout chose, hésitant entre ma grive et le plaisir de regarder cette belle enfant.

C'est bête, je l'avoue, mais, que voulez-vous, nous avons tous nos défauts, et le mien... c'est d'admirer ce qui est beau.

Je regardais donc ma voisine.

Elle était délicieusement jolie ! Dix-huit ans au plus, une taille à tenir entre le pouce et l'index, une tête coquette et mignonne avec des yeux noirs longs comme ça, et une bouche ! une bouche ! je ne vous dis qu'à ça.

Elle était là, près de moi, dépliant sa serviette en attendant le potage qu'elle avait ordonné.

J'avais oublié la grive, et je vous avouerai que je me sentais tout chose.

— Voyons, imbécile ! me dis-je, vais-je me laisser pincer comme un polache de quinze ans ?

Furieux, j'attaquais la grive avec une telle impétuosité que je l'écrasais sur l'assiette.

Ma voisine maniait sa cuillère avec une grâce charmante, le petit doigt gentiment replié... vous savez comment. Et ce diable de petit doigt était si mignon que j'allais de nouveau oublier ma grive, lorsque celle-ci, sans doute pour se venger, enfonça traitreusement un de ses os dans ma gencive.

Ce léger accident me rappela momentanément à l'ordre, et je ne suivais plus les mouvements de ma voisine que du coin de l'œil. Soudain, je crus remarquer dans son regard quelque chose comme une contrariété, un regret, quoi !

Je ne sais ce que j'aurais donné pour le chasser, ce vilain nuage, et croyant qu'elle manquait de quel que chose, je lui offris du pain.

Elle accepta. Ses joues se couvrirent d'un léger incarnat, puis ce fut tout.

Le conversation sera difficile à engager, pensais-je. Voyons, cherchons autre chose. Le sel... mais oui voyons si le sel aura plus de chance que le pain.

Choisissant la sallièrre la plus grande de notre table...

— Mademoiselle, ne cherchez-vous pas le sel ?

— Merci, Monsieur. Le service est étrangement ici, et j'ai fort faim.

Oh ! la jolie voix qu'elle avait ! un timbre si musical, un vrai gazouillement de colibri.

Je restais là, dans uns si benoite contemplation, que les mots restèrent comme paralysés dans mon gosier, et je ne trouvais à lui répondre que l'ineptie suivante :

— Je suis heureux, mademoiselle, que vous veniez diner dans de si bonnes dispositions.

Un sourire illumina un instant son regard. On eut dit qu'elle comprenait la vive impression que sa beauté produisait en moi.

Le femmes devinent vite ce qui se passe dans le cœur des hommes. Mon embarras, ma gêne parlaient d'une façon bien plus éloquente que j'eusse pu le faire moi-même.

Enfin, la glace était rompue, et n'osant être indiscret, je lui parlai d'une foule de banalités : la pluie, le beau temps, la dernisre pièce du théâtre de la Monnaie ; enfin, tout le répertoire classique et banal qui fait la base de ces conversations incolores dites mondaines.

Le repas se passa ainsi et le garçon apporta l'addition.

— Combien vous dois-je, demanda la jolie voix de ma voisine.

— Deux francs ! répondit le garçon.

— Deux francs ? dit-elle... et je crus remarquer le même nuage passer devant ses yeux.

La jeune fille était là, toute frémissante. Je vis la rougeur envahir son front, et une larme pointa sur le bord de ses longs cils, puis coula silencieusement le long de sa joue.

— Mademoiselle, lui dis-je, qu'avez-vous ? je vous prie de me le dire.

— Ce que j'ai, dit-elle, je devrais plutôt dire ce

que je n'ai pas. Tout ce que je possède c'est un franc. Aussi, jugez de mon embarras.

Je ne pouvais en croire mes oreilles. Je compris alors le nuage.

—Je vous prie, mademoiselle, d'être assez bonne de me permettre...

—Merci, monsieur, de votre obligeance ; je laisserai ici mon ombrelle, mais je ne puis accepter. Que penseriez-vous de moi ?

—Je penserais que j'ai obligé la plus charmante, la plus...

—Je suis honnête, monsieur, et depuis longtemps je suis habituée à lutter contre l'adversité. Ainsi ce soir, telle que vous me voyez, je n'avais pas mangé depuis deux jours.

—Deux jours !

—Oui, deux jours ! mais qu'importe ? ces choses ne regardent que moi seule, et tout en vous remerciant de votre offre obligeante, il m'est, je vous le répète, impossible d'accepter.

Je compris qu'un mystère, terrible sans doute, était caché sous tout ceci.

—Encore une fois, mademoiselle, permettriez-vous au plus respectueux des frères de vous rendre cet insignifiant service ?

—Peut-être, monsieur, mais vous n'êtes pas mon frère ; vous ne me connaissez pas.

—C'est vrai, lui dis-je, mais voyez mon émotion, ne soyez pas cruelle. Je vous le jure en toute sincérité, cette aventure me fait mal. Je sens combien vous souffrez ; de grâce, permettez-moi.

—Soit, dit-elle, avec un pâle sourire, mais à une condition, c'est que ce n'est qu'un prêt, puis, vous consentirez à écouter ensuite ma triste histoire.

Je payai, et, un instant plus tard, nous nous trouvions sur la rue.

—D'abord, qui êtes-vous ? me demanda-t-elle.

—Je m'appelle Frantz d'Herstal, et je suis violoniste.

—Vous êtes artiste, dit-elle ; alors vous me comprendrez davantage. Moi aussi je suis artiste et je me nomme Marthe...

Nous suivions le Boulevard Anspach et, arrivés devant le café Métropole, je lui offris de venir prendre le café avec moi.

—Là, lui dis-je, nous pourrions causer sans être importunés.

Nous entrâmes, et, après nous être installés dans un coin retiré du palatial restaurant, Marthe, jetant sur moi un long et triste regard :

--Voici, dit-elle, ce que j'avais à vous dire :

“ Mon histoire n'est malheureusement pas rien que la mienne, c'est aussi celle d'un grand nombre de pauvres femmes qui n'ont au monde aucun ami, aucun soutien. La société toute entière semble vouloir nous jeter l'opprobre ; on nous refuse tout, même l'honneur, et lorsque l'une d'entre nous veut briser la chaîne de l'opinion publique : c'est une actrice, dit-on... et tout semble être dit.

“ Je n'avais que trois ans lorsque mourut ma mère. Mon seul soutien, alors, fut mon père ; il était machiniste dans les théâtres et son métier l'obligeait à m'emmener souvent au théâtre avec lui.

“ Un jour,—j'avais alors douze ans,—on eut besoin d'une fillette pour jouer un rôle d'enfant dans une pièce. Le directeur me trouva jolie et parla à mon père qui consentit à me faire débiter.

“ C'est ainsi que je reçus mon premier engagement. Le théâtre est une terrible chose, possédant un charme fascinant qu'il est bien difficile de briser. Aussi ceux qui s'y adonnent y sont pour la vie. Mon sort fut donc décidé.

“ Tout marcha bien jusque'à la mort de mon père, il y a quatre mois. Mais en le perdant, je perdis mon soutien le plus fort, je me trouvais seule pour lutter contre les choses et les gens.

“ Lorsque j'étais enfant, on me capotait, mais le jour que je fus une femme, je sentis sous ces compliments, l'insulte froide adressée à l'honneur de mon sexe.

A suivre

SEUL IL SUFFIT

Pour les affections de la gorge, des bronches et des poumons, n'employez que le BAUME RHUMAL seul ; il vous guérira promptement et sûrement.

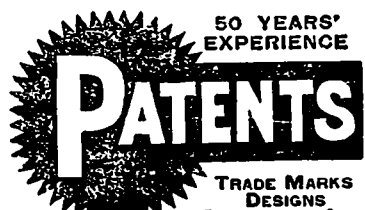
AUX SOURDS UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympons artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON. a remis à cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympons puissent les avoir gratuitement, S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 80, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.



Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

RIRE ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille son caractère se ressent du travail de transformation qui s'accomplit chez elle. Elle travaille avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quelquefois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte, que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des malaises de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements ; ces symptômes accusent un état anémique auquel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmante. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

Faites adonner vos amis au REVEIL

Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS
ET IMPRIMEURS.

1755 et 1757 Rue Notre Dame,
... Montreal.

Le maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles

(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment Complet de Papeterie.

POUR VOUS, MESDAMES!

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne est de soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine

LA

DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur!

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA